

La politique et ses promesses

The promise of Politics de Hannah Arendt. Édition et introduction par Jerome Kohn, Schocken Books, 218 p.

Martin Breagh

Number 211, November–December 2006

Hannah Arendt : au-delà d'un centenaire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16606ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Breagh, M. (2006). La politique et ses promesses / *The promise of Politics* de Hannah Arendt. Édition et introduction par Jerome Kohn, Schocken Books, 218 p. *Spirale*, (211), 24–25.

meurt, tandis qu'un nouveau apparaît à même ses notes. Elle signe des contrats de publication qu'elle ne respecte pas, car « *tout ce qui est trop court tourne au dogmatisme* », écrit-elle pour se justifier. Mais le livre sur Marx, jamais publié, « hantera » l'œuvre en filigrane. Ses cahiers traduisent le temps intime de la vie des idées, car les idées « font » des livres, lesquels demeurent, jusqu'à la publication, des *works in progress* — ainsi, la *Vie de l'esprit* restera inachevé à sa mort en 1975. Les ouvrages qu'elle parvient à écrire et à publier résultent en règle générale de la superposition de strates d'élaboration différentes. Les réflexions et les notes d'Arendt se présentent de manière disparate, car elle reprend et modifie des citations écrites à des dates précédentes. Ses livres donc, quand elle les reconnaît enfin, sont toujours des occasions plus ou moins bien réussies, un peu comme des règlements de compte avec elle-même !

La méthode philosophique derrière le *Denktagebuch*

Or le cahier de pensée est également précieux parce qu'il permet de mieux saisir la méthode d'Arendt. Si Bouretz souligne au passage quelques règles, nous achèverons ce travail pour lui. Certes, l'auteur a raison de souligner que sa méthode, « *la pensée libre* », selon l'expression d'Arendt, procède par élargissement, puisque les formules retenues seront réutilisées et recontextualisées afin d'être soumises à l'examen rigoureux de tables de catégories.

On rappellera qu'Arendt, quand vient le temps de comprendre le politique, s'inspire moins de repères historiques que de citations — elle estime plus utile de lire des romans que d'étudier des manuels d'histoire. Ainsi travaille-t-elle, inspirée par Benjamin, « *une écriture en leitmotiv qui semble générée puis portée par une formule ou une citation* », comme le précise Bouretz. Elle lit d'abord le texte en langue originale pour ensuite en dégager des citations ou des formules — par exemple, « *Dies hätte nicht geschehen dürfen* » — qui sont pour elle des sources de méditation qu'elle copie, mais sans jamais les traduire. Elle commente ensuite le passage en allemand ou en anglais, tout en soulignant les concepts décisifs. Elle pourra les reprendre plus tard, dans d'autres contextes, mais en distinguant soigneusement les époques, afin de les réinterpréter et de les « élargir » dans ses livres. Si les concepts lui parlent, elle construit alors des tables de catégories (travail, désolation, force naturelle / fabrication, isolement, violence / être ensemble, pouvoir, monde commun, etc.), un peu à la façon des penseurs allemands qui ont succédé à Kant. C'est ainsi qu'Arendt se lance dans l'aventure de la pensée sans filet, presque seule, disciple lointain du génial Heidegger. Elle travaillera des concepts classiques dans le but de les réactualiser : la pluralité, le mal, le pardon, l'entre-deux, la réconciliation, la révolution, etc. L'analyse de Bouretz, surtout concentrée sur le tome I du *Journal de pensée*, montre comment, avec une patience peu commune, Arendt, s'inspirant de systèmes d'oppositions (moyen / fin ; partie / tout ; fabrication / action, par exemple), est parvenue à renverser les constructions de la philosophie politique traditionnelle. ●

La politique et ses promesses

THE PROMISE OF POLITICS de Hannah Arendt
Édition et introduction par Jerome Kohn, Schocken Books, 218 p.

« **L**e renard sait beaucoup de choses. Le hérisson, une seule, une grande. » S'inspirant de cette parole du poète grec Achilochus, Sir Isaiah Berlin distingue deux types de penseur : le « hérisson » et le « renard ». Le premier propose une lecture unificatrice du réel fondée sur une idée maîtresse, alors que le second cherche à comprendre une pluralité de phénomènes sans pour autant les intégrer dans un système de pensée englobant. Pour I. Berlin, Platon, Hegel et Nietzsche figurent parmi les grands « hérissons » de l'histoire occidentale de la pensée. Au palmarès de nos grands « renards » logent Aristote, Montaigne et Balzac. En lisant *The Promise of Politics*, un recueil de textes inédits de Hannah Arendt, j'ai été frappé par la difficulté de situer sa

pensée dans l'une ou l'autre des catégories « berliniennes ». Par-delà la réduction parfois abusive d'une telle catégorisation d'auteurs aussi complexes que nuancés, il me semble que cette difficulté tient à l'œuvre même de Hannah Arendt. Car celle-ci présente à la fois des éléments de pensée qui s'apparentent au hérisson et des éléments de pensée caractéristiques du renard. Par exemple, son idée maîtresse n'est-elle pas que la liberté demeure, en dépit de l'offensive totalitaire, le sens premier de la politique ? Pourtant, Arendt récuse explicitement toute approche philosophique totalisante. Quant aux éléments disparates de son œuvre, on peut notamment penser à ses travaux sur la banalité du mal ou encore sur les sources romaines de la politique moderne. La pensée d'Arendt, mettant en œuvre son principe premier qu'est la liberté, brouille singulièrement les pistes de toute lecture unilatérale.

Hannah Arendt et la tradition de pensée politique

L'intérêt de *The Promise of Politics* tient précisément à ce qu'il nous oblige à reconnaître la complexité de la lecture arendtienne de la politique. Comme l'affirme Jerome Kohn : « *It is often said that Hannah Arendt is a "difficult" thinker, but insofar as that is accurate it is not because her*

thought is obscure but rather because of the inherent difficulty of what she sought to understand. » Or, la compréhension arendtienne de la politique passe par un rapport très particulier à ce qu'elle nomme « *notre tradition de pensée* » qui débute avec Platon et prend fin avec Marx. Pour Arendt, le fait que Platon et Aristote aient écrit lorsque la cité athénienne était en pleine décomposition est d'une importance capitale pour la théorie politique. L'opposition entre la philosophie et la politique naît justement au moment du procès de Socrate, c'est-à-dire lors d'une période de grande fragilité de la démocratie antique. Le caractère tragique du sort réservé au père de la maïeutique repose sur un malentendu d'envergure : les citoyens d'Athènes étaient convaincus que Socrate se prenait pour un sage alors que celui-ci doutait de la possibilité même qu'un mortel puisse devenir un sage. De plus, l'erreur de Socrate consiste en son choix de se défendre en utilisant les moyens de la dialectique plutôt que ceux de la rhétorique. Parce que la dialectique cherche la vérité et prend vie uniquement dans un rapport à deux, Socrate ne pouvait convaincre les juges de son attachement à la cité. *A contrario*, la rhétorique s'adresse au grand nombre et se fonde sur l'opinion. Elle permet donc de convaincre la multitude. Arendt soutient également que l'attachement socratique à la dialectique est plus que simplement philosophique : il est politique. L'amitié née d'une quête dialectique de la vérité peut servir de fondement à un monde politique commun et la fonction politique du philosophe réside dans l'effort de réaliser un tel monde. C'est dire que le conflit entre la philosophie et la politique est inauguré par la volonté socratique de rendre la philosophie pertinente pour la cité. Il reste que la mise à mort de Socrate par un tribunal populaire marque l'échec de cette politique de l'amitié et fonde notre « *tradition de pensée politique* ». Cette dernière cherchera à aménager un espace pour que les philosophes puissent penser en paix, loin des vicissitudes de la vie politique.

Hannah Arendt dévoile ici son rapport singulier à la tradition de pensée politique. Non seulement s'inscrit-elle en faux contre la philosophie politique, elle semble même élaborer une sorte de « contre-tradition » qui puise aux trois sources antiques de l'imaginaire occidental (grecque, romaine, chrétienne) et qui s'inspire davantage de la *pratique* politique que de la *pensée* politique. De l'expérience politique grecque, Arendt retient l'idée d'action, à savoir la capacité de commencer une entreprise nouvelle. De l'histoire romaine, elle souligne l'importance de la fondation de la *civitas*. Quant au christianisme, Arendt soutient que la faculté de pardonner constitue une contribution majeure à la politique puisque le pardon permet aux êtres humains d'agir sans pour autant être paralysés par les conséquences imprévisibles de l'action. Les trois pôles de cette « contre-tradition » ont en commun un souci marqué pour ce trait constitutif de la politique qu'est la « pluralité », entendue comme la reconnaissance — simple mais décisive — que ce sont *des hommes* qui habitent la Terre et non pas l'Homme. La pluralité reste avec la liberté une idée centrale, peut-être même maîtresse, de la pensée arendtienne puisqu'elle institue une sphère proprement politique : « *[plurality] does so, first, in the sense that no human being ever exists in the singular, which gives action and speech their specifically political significance, since they are the only activities which not only are affected by the fact of plurality, as are all other human activities, but are altogether unimaginable apart from it* », écrit Arendt.

Réponse à la question : « qu'est-ce que la politique ? »

La pluralité et la liberté forment le double socle sur lequel repose la conception arendtienne de la politique. Pour Arendt, la politique est fondée sur le fait de la pluralité humaine. C'est pourquoi la théologie et la philosophie ne peuvent adéquatement rendre compte des phénomènes politiques puisqu'elles s'occupent de la question de l'être humain et non pas de la pluralité *des* êtres humains. La liberté, pour sa part, est la raison d'être de la politique. Comment comprendre alors cette liberté ? L'action, incarnation pratique de la liberté, permet d'interrompre les processus en cours et

fait advenir un nouveau commencement. Cette possibilité, qu'Arendt nomme aussi « *spontanéité* », est le contenu premier de la liberté. Certes, cette conception de la liberté peut sembler étrange pour ceux qui associent, à la suite de Rousseau, la liberté à la volonté. Mais Arendt refuse de concevoir la liberté comme un effet de la volonté. Pour mieux comprendre la liberté, il faut se tourner vers ce moment fondateur de la liberté qu'est la *polis* grecque. Car ce qui distingue la *polis* des autres types de communauté politique est précisément l'expérience de la liberté. Cette liberté prend la forme d'une absence de domination et, plus positivement, de la mise en place d'un espace au sein duquel les citoyens peuvent agir parmi les égaux. De là découle l'accent que met Arendt sur une conception quelque peu hétérodoxe de la notion de « pouvoir ». Pour elle, la définition traditionnelle du pouvoir en tant que puissance coercitive tient à l'assomption d'un préjugé contre la politique qui la réduit malencontreusement à la domination. Le pouvoir est, en fait, la capacité d'agir en commun. Il s'agit donc d'un pouvoir qui advient *avec* autrui et non pas d'un pouvoir s'exerçant *sur* autrui.

Cette conception fait de la politique, de l'aveu même d'Arendt, une chose rare dans les annales de l'histoire humaine. Mais le caractère exceptionnel de la politique ne doit pas nous détourner des choses politiques. Bien au contraire, il importe au plus haut point de comprendre la nature de la politique, surtout lors de ses moments brefs mais déterminants : « *such epochs have [...] set the standard, but not in such a way that the organizational forms inherent in them could then be imitated, but rather so that certain ideas and concepts, which for a brief time were fully realized in them, also determine those epochs denied a full experience of political reality* », soutient Arendt.

Dans de telles conditions, quelle est « *the promise of politics* » ? La politique, parce qu'elle repose sur la reconnaissance de la pluralité humaine et cherche à faire vivre la liberté, constitue un rempart contre l'abrutissement de l'existence. Témoins les totalitarismes du *xx^e* siècle, de la course à l'armement nucléaire et du triomphe de l'économie sur les autres dimensions de la vie. Hannah Arendt était particulièrement avertie des dangers qui guettent notre humanité. En dépit de sa fragilité, la politique reste donc un véritable « *acte d'humanisation* », c'est-à-dire une affirmation de l'humain dans et par la parole publique exprimée au sein d'un espace libre et égalitaire. C'est pourquoi on peut dire qu'Arendt poursuit en quelque sorte la politique socratique qui souhaitait rendre la philosophie pertinente pour la cité. Digne héritière de Socrate alors, Hannah Arendt fait valoir la dimension inéluctablement humaine de la politique. En ces temps de *realpolitik* aussi triomphants qu'étouffants, soulignons le caractère salutaire d'une telle entreprise de réhabilitation. ●